

JEAN-MARC DOYEN\*

« *BIG IS BEAUTIFUL* » ? FAUT-IL VRAIMENT ÉTUDIER  
LES « MÉGADÉPÔTS » MONÉTAIRES ?

*Abstract*

*Are thorough studies of monetary 'mega-hoards' scientifically and economically profitable?*

*After defining the differences between 'large treasures' and statistically 'normal' ones one may wonder what the study of these finds, a thing which is often cumbersome, actually brings to the world of numismatics. Their internal structures often differ little from that of smaller deposits. Moreover, they do not appear to bring any more interesting/ rarer-types than smaller finds, nor scattered individual coins from archaeological sites.*

*Their interest lies elsewhere.*

*Larger hoards can contribute to metrological studies, on the origin of the metals and the composition of the alloys used. One must ask the question on the identity (or identities) of the original owners and on the purpose for such an accumulation of coins. A hypothesis of 'speculative manipulation' of money can be put forward. Indeed, a mapping of the 'mega-hoards' of Late Antiquity clearly demonstrates that a trade of currencies existed by sea.*

*Given the costs, both human and financial, of the studies of these large hoards and the future development of imaging and management of hoards on a large scale, it seems perhaps more appropriate to focus on specific issues; international cooperation within the framework of such hoards should be advanced in order to conserve a consistent approach to their study.*

*Keywords*

*Coins hoards, economic & social history, Ancient economy, coin circulation*

\* Laboratoire de recherche HALMA – Histoire, Archéologie et Littérature des Mondes Anciens – UMR 8164 (CNRS, Univ. Lille [SHS], MCC), Université de Lille, Faculté des Sciences historiques, artistiques et politiques. Domaine Universitaire du Pont de Bois. BP 60149, 59653 Villeneuve d'Ascq Cedex.

En période de crise économique et de restriction du financement de la recherche, on peut légitimement s'interroger sur l'utilité d'étudier les très grands dépôts monétaires. N'est-il finalement pas, scientifiquement parlant, plus « rentable » sur le plan économique d'étudier 100 dépôts de 1000 pièces qu'un seul de 100.000 ? Que nous apportent les grands ensembles ? Comment doivent-ils être traités ? Leur apport potentiel justifie-t-il les efforts humains et financiers qu'ils nécessitent ?

D'une manière générale, les questions qui se posent à l'historien et à l'économiste sont, d'une part : que peut nous apporter l'étude des trésors, quelle qu'en soit la taille et, d'autre part, les très grands trésors – ceux que l'on peut qualifier de « mégadépôts »<sup>1</sup> – sont-ils simplement des trésors « normaux » de taille anormale – ce que j'appellerai l'hypothèse quantitative – ou leur structure interne diffère-t-elle des dépôts « normaux », ce sera hypothèse qualitative ? Ces derniers ont-ils des caractéristiques internes exceptionnelles autres que le nombre d'individus, qui justifieraient l'investissement de la collectivité dans leur étude.

Mon questionnement portera, dans un premier temps, sur la structure interne des grands dépôts. Une approche statistique de la composition de trésors apparemment contemporains, mais de taille différente, montre-t-elle une réaction spécifique du thésauriseur (ou groupe de thésauriseurs) en fonction de la taille de ses « économies » ?

Il nous faut, dès le départ, bien faire la distinction entre un trésor, qui est un fait archéologique, et ce dont il est constitué. Dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, ces trésors sont essentiellement constitués de monnaies, auxquelles s'ajoutent éventuellement des bijoux ou du métal non monnayé. Toutefois, il faut se souvenir que ce ne sont évidemment pas les seuls assemblages ayant fait l'objet d'une thésaurisation.

Un trésor est donc avant tout un « fait archéologique », c'est-à-dire un ensemble d'interconnexions. Il est désormais indispensable de le considérer comme un site en soi, et donc de le traiter comme tel. Ainsi, est-il localisable dans l'espace et dans le temps. Son propriétaire est parfois connu, soit à partir des données archéologiques – par exemple le trésor de monnaies d'argent découvert dans la tombe du roi des Francs Childéric mort à Tournai en 481<sup>2</sup> – soit grâce aux documents écrits joints aux monnaies, dans le cas de trésors médiévaux et modernes. Son contenant peut être étudié, et le contexte d'enfouissement de ce dernier peut être déterminé par les relations stratigraphiques qu'il entretient avec les différentes phases de construction de l'édifice ou de la structure dont il provient. L'agencement interne de son contenu peut être mis en évidence par une microfouille rigoureuse. De multiples cas de figure peuvent être évoqués, depuis les monnaies simplement versées dans un trou dans

<sup>1</sup> Néologisme forgé sur le principe du « mégacontexte ». Par mégadépôt, je propose d'entendre les ensembles hors normes correspondant à un nombre de monnaies au moins dix fois supérieur à celui du trésor quantitativement « normal » (compris dans le sens statistique du terme).

<sup>2</sup> Thirion, *Les trésors*, 162-163.

le sol à des dispositions complexes impliquant soit des rouleaux ou des piles de monnaies, soit des sacs scellés portant éventuellement des étiquettes en bois ou dans d'autres matériaux organiques précisant leur contenu. On pense, par exemple, au trésor de Pannecé, en Loire-Atlantique, où un tel dispositif a été mis en évidence<sup>3</sup>.

Même pour l'Antiquité, des informations écrites, comme on les connaît au Moyen Âge, auraient pu être jointes aux monnaies : testament, indication de contenu, nom du propriétaire ou de ses héritiers, usage souhaité du total ou d'une partie des monnaies, mais elles n'ont jusqu'à présent pas été découvertes, faute souvent d'avoir été réellement recherchées, alors que les traces de fibres végétales – un compris de papyrus<sup>4</sup> – sont régulièrement découvertes minéralisées par la corrosion.

Le contenu des trésors nous informe parfois sur le thésauriseur et permet, dans certains cas particuliers, de déterminer son statut social, voire même de tracer son ascension dans le cas de fonctionnaires ayant, au cours de leur carrière, bénéficié de largesses impériales. On peut évoquer ici le trésor de Lava (Corse), perdu dans un naufrage vers 273, dont le propriétaire a accumulé des témoins de tous les *donativa* impériaux au cours de la décennie précédente<sup>5</sup>, celui de Beaurains (Pas-de-Calais, F)<sup>6</sup>, qui s'étale sur un quart de siècle, de 285 à 310, ou encore celui dit « de Partinico » (Sicile).

Selon les auteurs de son étude, « au vu de l'importance croissante des *donativa* perçus, le possesseur du trésor [de Partinico] serait progressivement monté en grade au point de se trouver dans l'entourage de l'empereur et de recevoir en avril 308, le spectaculaire matériel distribué à l'occasion du premier consulat de Maxence »<sup>7</sup>.

La cartographie de dépôts présentés comme contemporains est souvent le jeu – éminemment dangereux – de reconstitution de phénomènes politiques : invasions, zones de conflits ou de phénomènes d'origine naturelle tels des séismes ou des épidémies. On a cependant voulu faire dire à la répartition spatiale des dépôts beaucoup plus qu'elle ne pouvait le faire. Quant il ne s'agit pas simplement d'un état de la recherche, plus dense dans certaines régions que dans d'autres, il faut avouer que la relation entre les enfouissements monétaires et la densité démographique est une évidence. Toutefois, le mythe de l'invasion barbare a la vie dure. On sait pourtant que chaque fois que des sources historiques peuvent être convoquées, l'explication militaire directe ne tient pas la route. On connaît bien sûr l'exemple de l'Angleterre d'Olivier Cromwell, à l'époque des guerres civiles de 1642-1651. Les trésors de cette époque se concentrent en dehors des zones de combat et trouvent

<sup>3</sup> Aubin *et al.*, « Pannecé II, » 26-42.

<sup>4</sup> La découverte est récente et a été signalée au cours du colloque par Pierre-Marie Guihard.

<sup>5</sup> Estiot, « Lava, ».

<sup>6</sup> Bastien et Metzger, *Beaurains*.

<sup>7</sup> Drost et Gauthier, « Partinico, » 164.

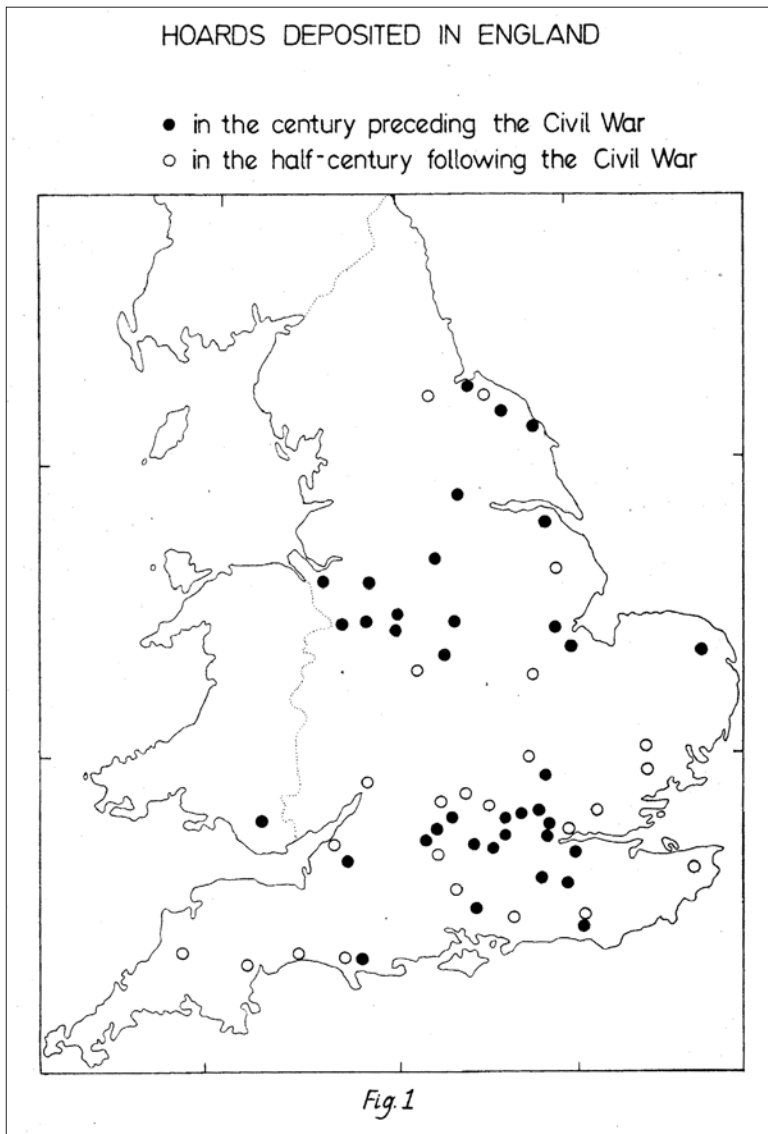


Figure 1 – Les dépôts enfouis en Angleterre au cours du siècle précédant la Guerre civile (en noir) et dans le demi-siècle suivant (en blanc). D’après Kent, “Interpreting,” 190, fig. 1.

deux explications l’une politique, à savoir les zones de conscription, l’autre économique : l’impossibilité d’investissements financiers pendant les troubles et les combats qui se trouvent bien loin de là (fig. 1 & 2)<sup>8</sup>. Dans les deux cas, la carto-

<sup>8</sup> Kent, “Interpreting,” 192.

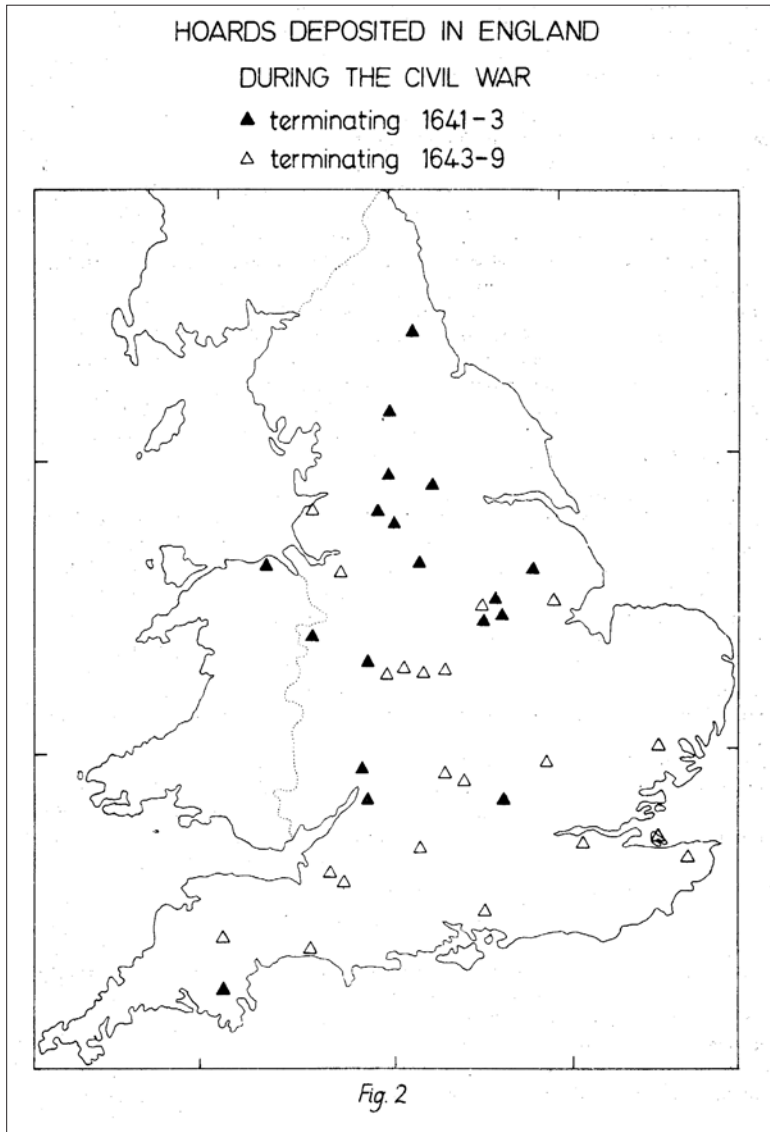


Figure 2 – Les dépôts enfouis en Angleterre durant la Guerre civile : *terminus* en 1641-1643 (triangles noirs), *terminus* en 1643-1649 (triangles blancs). D’après Kent, “Interpreting,” 191, fig. 2

graphie des dépôts ne nous livre aucune information directe sur la localisation des opérations militaires.

Jusqu’ici, vous le constaterez, je n’ai pas encore évoqué les monnaies, qui constituent un autre aspect de la thésaurisation. Mon exposé sera divisé en quatre sections : (1) le leurre des grands nombres ; (2) qu’est-ce qu’un « mégadépôt » ? (3) que nous

apportent les « mégadépôts », et (4) faut-il étudier les « mégadépôts » et, dans l'affirmative, comment et pourquoi ?

## 1. LE LEURRE DES GRANDS NOMBRES.

Sans doute, en numismatique, la quantification a depuis longtemps porté sur les trésors. Cette approche s'insère dans ce que l'on nomme la cliométrie, cette branche des sciences économiques fondée sur la quantification qui émerge dans les années 1970 suite aux travaux de Stanley Engerman et du prix Nobel d'économie Robert Fogel.

On a longtemps pensé que le fait d'augmenter la taille des échantillons permettait d'échapper aux « accidents de parcours », et dès lors passer d'un échantillon à ce que les statisticiens appellent la population. En 1989 déjà, j'abordais cette problématique dans ma synthèse sur la *Chronologie et la politique monétaire des empereurs Valérien et Gallien*. J'écrivais alors :

Jusqu'à présent, les travaux des économistes qui ont utilisé la monnaie comme « traceur » des modifications de la structure des finances impériales sont partis du postulat de la représentativité des grands échantillons. En augmentant à l'infini ces derniers, il semblait logique de croire qu'on pouvait en quelque sorte « gommer » les irrégularités des dépôts « anormaux ». Le fondement de la réflexion était le suivant : si nous trouvons dans un vaste ensemble de trésors constitués à des moments différents, dix pièces d'un règne et cent d'un autre, de longueur strictement identique, il est légitime de supposer un rapport de 1 à 10 entre les quantités émises<sup>9</sup>.

Ce raisonnement, empreint du sceau du bon sens, est bien entendu... faux ! On avait pensé, dans les années 1980, qu'en augmentant à l'infini la taille de l'échantillon, on déboucherait inmanquablement sur des certitudes socioéconomiques. Certains numismates ont réuni des métadonnées allant dans ce sens. Le modèle du genre fut à l'époque l'excellent travail de Georges Depeyrot et Dominique Hollard sur la pénurie d'argent métal au III<sup>e</sup> siècle. Les auteurs avaient ainsi observé qu'en 260, le volume des émissions monétaires semblait tripler brutalement, qu'en 266, il était multiplié par 2,5 et qu'en 270, il était encore doublé par rapport au niveau de base, celui de la période 238-244 (Gordien III). Ils en avaient dès lors déduit que cette évolution, fondée sur l'examen de plus de 226.000 monnaies issues de sites, et de 132.000 venant de trésors, était un reflet fidèle de la production, puisque portant sur plus de 350.000 pièces. Ils concluaient : « l'approche quantitative des émissions monétaires antiques permet de mieux cerner l'évolution des frappes »<sup>10</sup>.

<sup>9</sup> Doyen, *La politique*, vol. 2, 563-64.

<sup>10</sup> Depeyrot et Hollard, « Pénurie, » 60.

Cette hypothèse, toutefois, peut être aisément mise à mal, en utilisant d'une part les données relatives au règne de Gordien III, et d'autre part celle de la production milanaise sous Gallien. En effet, nous disposons, d'une part, de l'estimation du nombre total de coins des antoniniens de Gordien III, calculé par William Esty à partir des données de Samuel K. Eddy<sup>11</sup>. Nous avons contrôlé cette estimation à partir de la formule proposée par la suite par Ch. Carcassonne, et nous arrivons à un résultat identique, à savoir l'emploi de 110.000 coins pour un règne de 69 mois, soit 19.130 coins par an.

D'autre part, j'ai montré dans ma synthèse de 1989 que Milan utilisait, entre 260 et 268, environ 32.000 paires de coins. Nous savons, grâce aux chiffres fournis par Georges Depyrot et Dominique Hollard, que les émissions milanaises représentent 9 % de l'ensemble de la production de la même période, celle de Gallien et de Postume. Le nombre total de coins utilisés dans l'ensemble des ateliers en activité entre 260 et 268 (Empire gaulois compris) se monterait, en supposant un rapport proportionnel, à 368.000 coins pour 98 mois, soit 45.000 coins par an. Le rapport entre les valeurs observées pour Gordien III ( $\approx 19.000$ ) et celles de Gallien/Postume ( $\approx 45.000$ ), à longueur égale, celle de douze mois de production, atteint donc 2,36.

Parmi les 358.219 exemplaires (trésors et sites) réunis par Depyrot et Hollard, Gordien III, attesté par 13.449 antoniniens, présente un total annuel de 2339 pièces. Si le rapport était correctement appliqué, nous devrions avoir 2,36 fois plus de pièces de la période 260-268, soit 5520 exemplaires. Assez mystérieusement, nous en avons... presque 12.000, soit deux fois trop. Pourquoi ? Dans d'autres cas, nous observons exactement le contraire : des quantités importantes de monnaies, dont l'existence est fondée sur la caractéroscopie et la restitution du nombre original de coins, ont disparu, sans que l'on puisse réellement l'expliquer<sup>12</sup>. Comme la constitution des dépôts mis en œuvre s'étale sur plusieurs décennies, l'hypothèse du retrait par l'administration est une hypothèse peu vraisemblable.

Le phénomène est-il généralisé ? Sans aucun doute, à mon sens. À partir d'une étude caractéroscopique portant sur environ 12.000 antoniniens milanais, j'avais montré d'une façon qui me semble indiscutable qu'il n'existe pas de rapport entre la taille d'une émission telle qu'elle peut être reconstruite à partir du nombre de coins, et les témoins qui apparaissent dans les trésors, grands et petits, du moins ceux de la fin du III<sup>e</sup> s.

Pour des raisons qui nous échappent, il ne semble donc pas y avoir de relation directe entre les quantités frappées et les quantités thésaurisées. Autrement dit, il

<sup>11</sup> Esty, "Estimation," 302 ; Eddy, *The minting*.

<sup>12</sup> La validité des différentes méthodes statistiques du calcul du nombre original de coins a été mise en question récemment : Moens, "Reliability".

existe dans l'ensemble des dépôts de la partie occidentale du monde romain, à certains moments précis, beaucoup trop de monnaies de séries particulières par rapport à d'autres, dont la caractérisation nous prouve pourtant qu'elles furent numériquement plus importantes.

Comment expliquer ces disproportions ? Il est peu vraisemblable d'avancer l'existence de changements technologiques qui auraient permis de doubler ou tripler la productivité de chaque coin. Si l'on écarte ces facteurs techniques, la seule solution logique est d'avancer que, pour des raisons diverses, certaines séries ont bénéficié de la faveur des thésauriseurs, alors que d'autres étaient dédaignées, et ce de manière tout à fait systématique. L'émission du Bestiaire de Gallien, par exemple, semble avoir retenu l'attention des contemporains, peut-être pour des motifs iconographiques. Cette série, émise en 266-267 dans les douze officines que comptait alors la capitale de l'Empire, honore une vingtaine de divinités illustrées par leur animal symbolique, comme le Pégase de Sol, le sanglier ou le lion d'Hercule, la biche de Diane, l'hippocampe de Neptune, etc.<sup>13</sup>. Cette émission, sans équivalent dans l'Antiquité, n'a pas manqué d'attirer l'attention des contemporains. En tout état de cause, leur nombre dans les trésors est disproportionné par rapport au nombre restitué de coins. Leur taux de survie est donc anormal.

Ainsi, totaliser les monnaies des dépôts nous révèle une seule et unique réalité : le comportement du public vis-à-vis de la masse monétaire en circulation. Il est en revanche impossible, à partir de ces chiffres, d'en déduire la politique impériale en la matière, le numéraire immobilisé en grandes quantités ne correspondant pas aux types émis en abondance. En outre, contrairement à ce que le bon sens laisserait supposer, ce ne sont pas forcément les meilleures monnaies qui ont été conservées de manière préférentielle. D'autres critères semblent avoir présidé au choix ou au rejet de certaines séries monétaires. En outre, à côté des trésors dits « de thésaurisation », dont les monnaies ont été choisies avec soin en tant que valeur refuge, apparaît une autre catégorie d'ensembles constitués d'espèces médiocres. De telles accumulations de métal monnayé relèvent d'un autre principe sur lequel je reviendrai.

Pour finir, l'étude de G. Depeyrot et D. Hollard, citée précédemment, montre une autre caractéristique fort intéressante (fig. 3). Malgré les quantités énormes mises en jeu, les trésors ne peuvent servir à mesurer la circulation monétaire. Dans les trésors, en effet, la période la mieux représentée est celle correspondant aux années 266-267 alors que sur les sites c'est la phase 10 (270-274) immédiatement antérieure qui domine, et de loin. Dès lors, parler de circulation monétaire en convoquant les dépôts est une erreur de méthode, mais ce biais, connu depuis longtemps, est trop souvent passé sous silence de nos jours encore.

<sup>13</sup> Wolkow, *Bestiaire*.



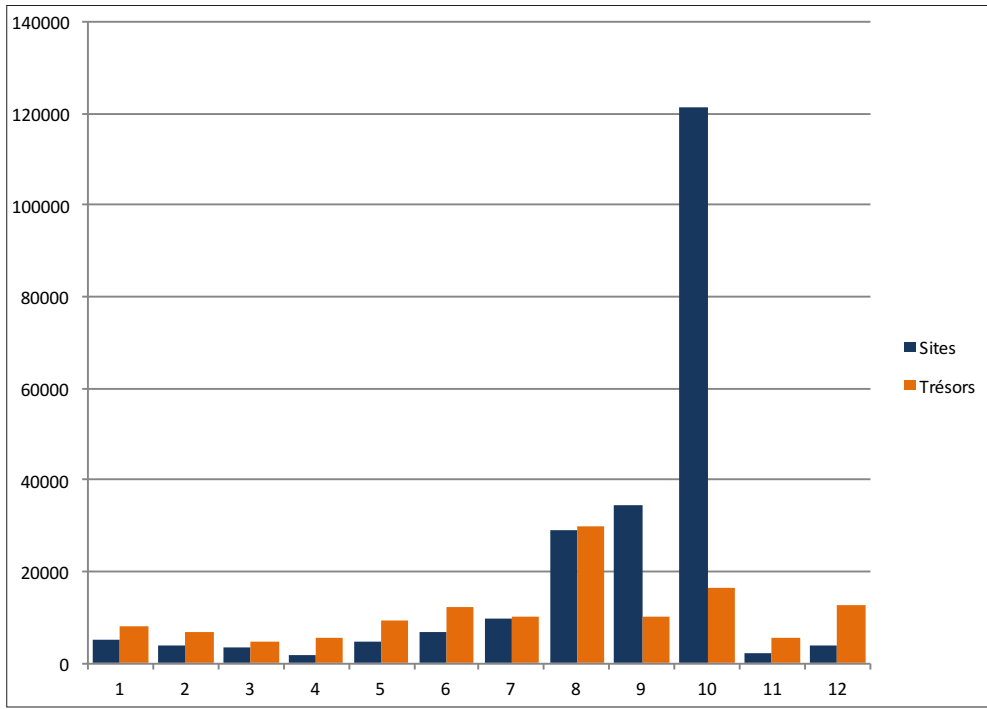


Figure 3 – Les périodes d’émission des monnaies découvertes sur les sites (en bleu) et dans les trésors (en orange) de Grande-Bretagne et de Gaule. Données d’après Depeyrot et Hollard, “Pénurie,” 71-72. (Périodes : 1 = 238-244 ; 2 = 244-249 ; 3 = 249-253 ; 4 = 253-256 ; 5 = 256-260 ; 6 = 260-263 ; 7 = 263-266 ; 8 = 266-268 ; 9 = 268-270 ; 10 = 270-274 ; 11 = 274-276 ; 12 = 276-282)

## 2. QU’EST-CE QU’UN « MÉGADÉPÔT » ?

Le second point que j’aborderai est celui de la définition. Qu’est-ce qu’un « mégadépôt » ?

Il faut rendre ici hommage à l’auteur de la première et monumentale étude portant sur un très grand trésor, celui de La Venèra dont les 46.000 monnaies furent publiées en 1880 sous forme de liste détaillée moins de trois années après sa découverte<sup>14</sup>. Luigi Adriano Milani doit donc être considéré comme le père fondateur de la numismatique des grands nombres.

Mais il convient de s’entendre sur ce que l’on entend par les « très grands trésors », ceux que j’ai précédemment qualifiés de « mégadépôts ». Bien entendu, personne ne niera qu’appartient à cette catégorie le trésor afghan de Mir Zakah, découvert en

<sup>14</sup> Milani, *Venèra*.

1993, qui comprenait 500 kg d'objets en or et 550.000 monnaies, soit 4 tonnes de métal monnayé. Ceux de Rékà Devnia<sup>15</sup>, de Misurata<sup>16</sup> ou de la Porte de Chaillouet à Troyes appartiennent incontestablement à la même catégorie. Mais que penser du trésor d'Eauze<sup>17</sup>, et ses « seulement » 28.003 monnaies, enfoui à un moment où les dépôts supérieurs à 10.000 unités se comptent par dizaines ? Pour être hors-norme, il faut bien évidemment qu'une norme existe et qu'elle puisse être formalisée.

À ma connaissance, jamais le trésor type – c'est-à-dire la norme – n'a été jusqu'ici défini, à part un bref texte déjà ancien de Richard Reece précisément intitulé *The « normal » hoard*<sup>18</sup>. Et d'ailleurs, existe-t-il une norme ?

Je me suis donc penché, à titre d'exemple, sur les trésors de sesterces du Haut-Empire, grands et petits. J'ai ainsi réuni les données de 375 dépôts allant de 4 à 7500 unités répartis dans la partie occidentale de l'Empire, Afrique du Nord comprise (fig. 4).

Première surprise : sur ces 375 dépôts, 146 comprennent moins de 20 pièces, soit 39 % de l'ensemble, 49 % affichent moins de 50 exemplaires, et 65 % moins de 100. Si norme il y a, ce sont donc les dépôts de moins de 100, voire même de moins de 30 pièces, qui la constituent.

D'autre part, si l'on examine les grands dépôts de sesterces, ceux supérieurs à 2000 unités, ils ne représentent – et c'est logique – que 2,5 % de l'ensemble. Un seul trésor sort du lot, avec 7499 unités. Il représente 250 fois la « norme » et peut dès lors être qualifié de « mégadépôt ». Le même nombre de monnaies, sous forme d'antoniniens par exemple, en ferait un trésor parfaitement banal. Dès lors, le nombre de monnaies n'est pas le premier critère à prendre en compte pour définir la normalité.

Mais, chose plus curieuse encore, la norme évolue selon les régions (fig. 5). Ainsi, les 142 trésors de sesterces venant de France réunissent en moyenne 369 exemplaires. Ceux venant de Grande-Bretagne, 63 dépôts au total, comprennent à peine 80 exemplaires. Entre les deux, les 71 dépôts belges atteignent en moyenne 122 exemplaires. Est-ce à dire que les Romains de Gaule étaient quatre fois plus riches que leurs contemporains d'outre-Manche ? Rien n'est moins sûr : l'état de la documentation est très lacunaire en France, et il est probable que l'archivage des petits dépôts, dont le statut de « trésor » est d'ailleurs souvent mis en doute, est déficient en Gaule<sup>19</sup>. D'autre part, il semble que la thésaurisation du bronze est un pis-aller,

<sup>15</sup> Depeyrot, *Propagande*.

<sup>16</sup> Garraffo et Mazza, *Misurata*, et contribution dans ce volume, pp. 185-201.

<sup>17</sup> Schaad, *Eauze*.

<sup>18</sup> Reece, "The Normal hoard".

<sup>19</sup> Même s'ils comportent plusieurs centaines d'exemplaires, les dépôts « funéraires », « votifs » ou « significatifs » ne sont pas repris dans le corps principal du *Corpus des trésors monétaires antiques*

et que chaque fois qu'une alternative existait, la préférence était donnée à l'argent, voire à l'or. Ainsi, le plus gros trésor de sesterces archivé, celui de Guelma, avec ses 7499 unités, ne vaut finalement que 75 *aurei*<sup>20</sup>.

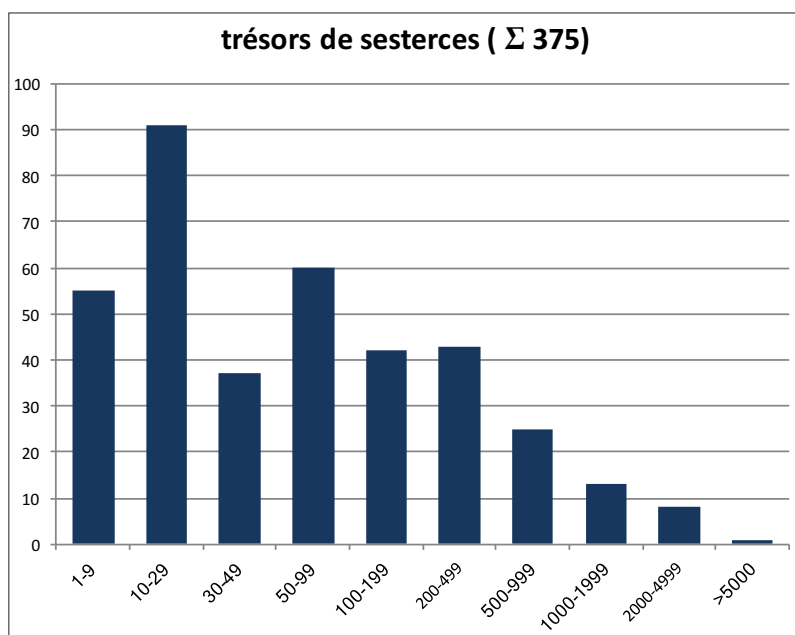


Figure 4 – Composition, en nombre d'exemplaires, des trésors de sesterces (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s.)

| Régions         | Nombre de dépôts | Valeur moyenne |
|-----------------|------------------|----------------|
| Grande-Bretagne | 63               | 80             |
| Belgique        | 71               | 122            |
| Italie          | 12               | 202            |
| France          | 142              | 369            |

Figure 5 – Valeur moyenne, par région, du nombre de pièces dans les trésors de sesterces

de la France publiés entre 1982 et 1997 par la Société française de numismatique.

<sup>20</sup> Turcan, *Guelma*.

### 3. QUE NOUS APPORTENT LES « MÉGADÉPÔTS » ?

On pourrait supposer que le premier apport des très grands ensembles est de nous livrer le plus grand nombre de monnaies rares. Mais, très curieusement, cela ne semble pas être obligatoirement le cas. Ainsi, les deux empereurs romains nouveaux qui sont apparus au cours du XX<sup>e</sup> siècle ne viennent pas de trésors remarquables, voire même de trésors tout court : les deux antoniniens de Silbannacus actuellement connus sont deux monnaies de sites : l'un vient de Lorraine, l'autre de la région parisienne<sup>21</sup>. L'usurpateur Domitianus est connu également par deux exemplaires. L'un faisait partie du trésor des Cléons, en Loire-Atlantique, qui contenait seulement 1500 pièces, l'autre de Chalgrove, près d'Oxford, plus important, mais comptant moins de 5000 exemplaires<sup>22</sup>. Le premier figure parmi les « petits » trésors d'antoniniens, le second parmi les trésors normaux, ceux totalisant 3000 ou 4000 unités. Quant à l'antoninien de Proculus, si on accepte son authenticité, son origine est inconnue<sup>23</sup>.

La structure interne des petits dépôts est-elle très différente de celle des grands ensembles ? De toute évidence la réponse est non ! Ainsi j'ai repris les données relatives à la production de l'atelier de Rome au cours du règne de Gallien. Six émissions successives ont été distinguées depuis bien longtemps par les numismates. J'ai comparé les décomptes de La Venèra, – presque 5000 exemplaires frappés dans la capitale entre 260 et 268 – avec, comme choix parfaitement aléatoire, le dernier petit trésor publié dans la série française des *Trésors monétaires* et comprenant plus de 200 unités de ce monnayage romain, ceci afin d'obtenir un échantillon à valeur statistique (fig. 6). J'ai ainsi mis à contribution le dépôt breton de Péder nec, totalisant 2266 pièces, dont 216 antoniniens de Gallien frappés à Rome<sup>24</sup>. Comme nous pouvons le constater (fig. 7), rien ne distingue vraiment les deux ensembles, l'un considérable, l'autre minuscule. Et les différences quantitatives ne sont sans doute pas moindres que celles qui apparaîtraient dans deux mégadépôts.

On peut également s'intéresser aux monnaies « rares » de règnes courants. Sont-elles réellement plus nombreuses dans les grands trésors que dans les petits ? La question semble stupide, et encore...

Cette fois, j'ai fait appel au catalogue du trésor d'Eauze, mentionné précédemment, et plus particulièrement aux 13.400 antoniniens émis entre 253 et 260 au cours du règne conjoint de Valérien I<sup>er</sup> et de Gallien. J'ai relevé les monnaies attestées

<sup>21</sup> Estiot, "Silbannacus".

<sup>22</sup> Estiot et Salaün, "Domitianus".

<sup>23</sup> Estiot, "Probus". Des doutes ont été émis quant à l'authenticité du second exemplaire, mentionné par S. Estiot dans son addendum.

<sup>24</sup> Hollard et Le Floc'h, "Péder nec".

| Série  | La Venèra   | %    | Péder nec<br>TM XXII | %    |
|--------|-------------|------|----------------------|------|
| Rome 1 | 2           | 0,04 | -                    | -    |
| Rome 2 | 340         | 6,9  | 11                   | 5,1  |
| Rome 3 | 426         | 8,6  | 18                   | 8,3  |
| Rome 4 | 77          | 1,6  | 5                    | 2,3  |
| Rome 5 | 2295        | 46,3 | 99                   | 44,9 |
| Rome 6 | 1720        | 34,7 | 85                   | 39,4 |
|        | <b>4958</b> |      | <b>216</b>           |      |

Figure 6 – Les monnaies de Gallien frappée à Rome (260-268) dans les trésors de la Venèra et de Péder nec

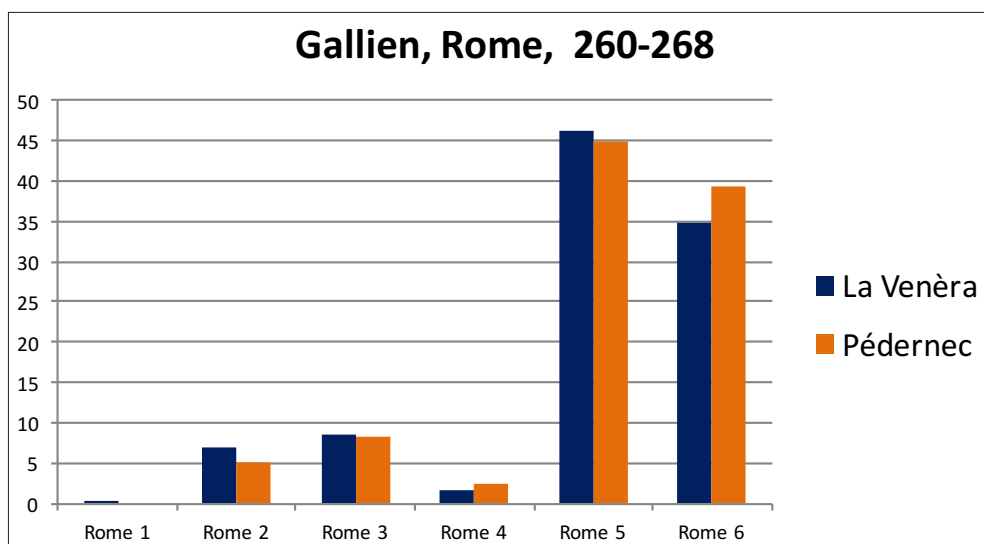


Figure 7 – Répartition des six émissions d'antoniniens de l'atelier de Rome sous Gallien dans les trésors de la Venèra et de Péder nec

par un unique exemplaire, en excluant les hybrides accidentels, les erreurs de gravures comme les fautes d'orthographe, ainsi que les monnaies d'ateliers orientaux, trop peu abondantes pour revêtir une quelconque valeur statistique. Nous découvrons ainsi que 50 monnaies sont attestées à Eauze par un unique exemplaire. Parmi celles-ci, 44 étaient déjà référencées, 6 ne l'étaient pas, ce qui ne signifie nullement

qu'elles étaient inédites. Aucune pièce nouvelle ne figure donc parmi ces 13.400 monnaies. Bien que le trésor d'Eauze soit, de loin, l'ensemble le plus important pour la période concernée – 253-260 – de très nombreux types recensés par Robert Göbl<sup>25</sup> n'apparaissent pourtant pas dans ce catalogue.

Il nous faut dès lors conclure que les très grands dépôts constitués de monnaies appartenant à des séries ayant fait l'objet de recherches approfondies apportent peu d'informations aussi bien au niveau macro-économique qu'en ce qui concerne le corpus des types.

En revanche, on ne peut nier leur apport au niveau de la métrologie. Ceci pour autant que l'état de conservation soit satisfaisant et que le thésauriseur n'a pas privilégié les monnaies lourdes au détriment des légères...

#### 4. FAUT-IL VRAIMENT D'ÉTUDIER LES « MÉGADÉPÔTS » ?

Il faut pour conclure poser la question de savoir s'il est utile d'étudier les « mégadépôts » ? Et dans l'affirmative, comment et pourquoi ?

Puisque la découverte de la pièce rare n'est pas le but ultime du numismate, et que les mégadépôts ne nous documentent pas plus que les petits sur la politique monétaire des pouvoirs émetteurs, que pouvons-nous attendre de l'étude de ces grands ensembles ?

Quatre points me semblent mériter notre attention.

1. Les grands ensembles livrent des séries parfois considérables de monnaies ou groupes de monnaies liées par les coins. La caractérisation peut aussi bien porter sur les séries officielles que sur les imitations. Le seul problème, et il est de taille, est la faisabilité.

En consacrant 5 secondes à comparer visuellement chaque face d'une monnaie avec la précédente, le traitement des 180.000 monnaies du trésor de Troyes évoqué plus haut représenterait finalement 4.475.000.000 d'heures de travail<sup>26</sup>. Et ceci pour les droits seulement ! Un ordinateur traitant chaque monnaie en 1/1000<sup>e</sup> de seconde, y compris la prise de vue et le déplacement physique de la caméra d'une monnaie à l'autre, ce qui est encore inconcevable actuellement, réduirait le traitement à 186 jours pour chaque face.

Certes, il s'agit seulement d'un simple jeu mathématique, puisque les 180.000 pièces n'ont pas besoin d'être comparées entre elles. Mais le jeu en question montre clairement les limites de la méthode. Tant que les logiciels de reconnaissance de

<sup>25</sup> Göbl, *MIR*.

<sup>26</sup> Soit... 2.458.000 années de 52 semaines de 35 heures de travail.

coins – comme existent désormais des logiciels performants de reconnaissance faciale – ne sont pas plus performants, une telle approche est impossible, du moins à grande échelle. Nous devons donc, pendant un certain temps encore, nous contenter de traiter visuellement quelques centaines d'individus tout au plus.

2. L'approche métallographique se greffe partiellement sur cette analyse caractérisque. Il serait effectivement intéressant de faire porter les analyses sur la composition métallique de séries précises, et non pas effectuer ce travail de manière aléatoire, comme c'est le cas actuellement. Il conviendrait de se limiter à des séries correspondant à des problématiques bien définies. Par exemple, dans le cas de la numismatique romaine tardive, on pourrait analyser les monnaies sans marques au sein de séries qui normalement en portent, ou encore étudier des séries venant d'ateliers différents, mais portant des marques identiques. Ces priorités devraient être définies au niveau international, par exemple au sein de la Commission internationale de Numismatique qui pourrait réunir un groupe de travail chargé de définir un certain nombre de questions prioritaires au niveau analytique. Les résultats pourraient par exemple figurer dans les actes des congrès organisés par la CIN tous les six ans.

3. Le troisième point de mes conclusions concerne l'approche économique. Il s'agit de répondre à la question que j'ai posée plus tôt, à savoir à quoi correspondent les mégadépôts. Sont-ils des économies exceptionnelles d'un individu ou d'un groupe d'individus ? Le contexte archéologique devient ici prépondérant.

Salvatore Garraffo a estimé à 300 ou 350 *solidi* la valeur en or du monstrueux trésor de Misurata<sup>27</sup>, une somme bien dérisoire finalement. On connaît l'importance des ressources en cash de Cicéron. Galba, aux dires de Suétone, ne se déplaçait jamais sans une caisse contenant la somme d'un million de sesterces en or, soit 10.000 *aurei*<sup>28</sup>. D'autre part, la découverte de grandes quantités de monnaies de billon, souvent alors qu'il existe la possibilité de transformer le bronze en argent, l'argent ou le billon en or, monnayé ou non, pose problème.

À partir d'un certain seuil quantitatif, les « mégadépôts » peuvent-ils encore être considérés comme de « grandes économies » ? Il faut alors s'interroger sur le statut même de la monnaie, qui de moyen d'échange devient une simple marchandise. De ce fait, la différence de structure entre les dépôts « normaux » et les « mégadépôts » serait la trace de choix purement spéculatifs. N'oublions pas, en effet, que dans l'Antiquité, la monnaie est également une *merx*, une marchandise. Elle fait l'objet d'un commerce intense à grande échelle, aussi bien en Occident qu'en Orient. On pense par exemple au transfert en Occident de millions d'asses

<sup>27</sup> Garraffo et Mazza, *Misurata*, 63.

<sup>28</sup> Suétone, *Vie de Galba*, VIII, 1.

d'orichalque de Trajan frappés à Rome pour circuler en Syrie. Ces monnaies furent apparemment réintroduites un siècle plus tard dans le nord de la Gaule, où elles circulaient sans doute avec la valeur d'un *dupondius*<sup>29</sup>. Le bénéfice de l'importateur était de 100 %.

L'or monnayé était lui-même une marchandise, soumise à des fluctuations saisonnières, comme l'a montré naguère Jean-Michel Carrié à partir d'un papyrus d'Oxyrhynchos désormais classique<sup>30</sup>, qu'il traduit de la manière suivante : « [...] tu as bien fait de m'écrire à propos des *solidi* : du coup, je me suis mis en quête et j'ai trouvé la quantité requise auprès de l'Alexandrin, au tarif de 1350 myriades de deniers<sup>31</sup>. Aussi, occupe-toi de m'envoyer demain de la monnaie commune<sup>32</sup>, car le bruit court au sujet de la levée d'or des recrues, et tout le monde cherche à se procurer du *solidus*, et le prix de celui-ci monte de jour en jour. Mais envoie en vitesse de la monnaie commune pour que nous finalisions l'achat de *solidi* »<sup>33</sup>.

4. Nous abordons ici le quatrième et dernier point de ma conclusion, celui des propriétaires de ces ensembles. Certes, la situation à l'Âge du Fer à Jersey d'où provient le plus grand dépôt de monnaies celtiques connu n'est pas celle de l'Antiquité tardive méditerranéenne. Comme on le sait, les déplacements de sommes importantes sont strictement réglementés dans l'Empire romain, quel qu'en soit le mode de transport. Mais si les *negotiatores* voient leur capacité à emporter avec eux du numéraire limité à la valeur de 1 000 *folles*, les *mercatores* ont le droit de transporter de plus fortes sommes par bateaux. Ce type de commerce, dans lequel la monnaie de bronze est réduite à l'état d'une simple marchandise, est connu de longue date. Michael Fulford a insisté il y a bien longtemps déjà sur la sous-estimation des relations maritimes privées dans la circulation et le trafic de la monnaie. Il est symptomatique de relever que la majorité des plus grands dépôts de l'Antiquité tardive proviennent soit d'épaves (Harlemermeer, Partinico, « Mangub »), soit d'emplacements situés à quelques kilomètres de la mer (Tomares, Misurata, Čentur).

## QUE CONCLURE FINALEMENT ?

L'investissement en temps, et donc en argent public, est considérable si l'on veut respecter des normes scientifiques « acceptables ». Mais est-il un « seuil d'accepta-

<sup>29</sup> van Heesch, "Hadrien".

<sup>30</sup> *P. Oxy.* XLVIII, 3401.

<sup>31</sup> Il s'agit ici de deniers de compte.

<sup>32</sup> C'est-à-dire de la monnaie de cuivre.

<sup>33</sup> Carrié, "Aspects," 187.



bilité » dans l'étude des mégadépôts ? Peut-être est-il plus sage, en attendant le développement des technologies indispensables, de se contenter d'un archivage en ligne sous forme de simple catalogue illustré. La dernière décennie, voire les quelques dernières années ont montré la rapidité de ce développement technologique, avec la possibilité d'une catalographie d'une grande précision.

Ces études ont un coût, assez similaire dans les différents pays qui mènent actuellement des opérations de ce genre (Espagne, France, Grande-Bretagne), de l'ordre du million d'euros. Ceci, bien entendu, sans compter le prix d'achat du dépôt lorsque l'État n'en est pas le propriétaire. Certes, de telles études permettent l'engagement – hélas sous forme de contrats temporaires – de jeunes chercheurs. Ces sommes, pour importantes qu'elles soient, ne sont donc pas « perdues » pour la collectivité.

C'est finalement par cette note pessimiste que je voudrais conclure ces quelques réflexions : s'il faut vraiment étudier les mégadépôts monétaires, jusqu'où pouvons-nous décemment aller ?

## BIBLIOGRAPHIE

- Aubin, Gérard, *et al.* “Le trésor monétaire de Pannecé II (Loire-Atlantique).” *Bulletin de la Société française de numismatique* 60, no. 2 (2005) : 26-42.
- Bastien, Pierre, and Catherine Metzger. *Le Trésor de Beaurains (dit d’Arras)*. Wetteren : Numismatique Romaine, 1977.
- Carrié, Jean-Michel. “Aspects concrets de la vie monétaire en province.” *Revue Numismatique* 159 (2003) : 175-203.
- Depeyrot, Georges, *La propagande monétaire (64-235) et le trésor de Marcianopolis (251)*. Wetteren : Moneta, 2004.
- Drost, Vincent, and Georges Gautier. “Le trésor dit « de Partinico » : *aurei* et multiples d’or d’époque tétrarchique découverts au large des côtes de la Sicile (*terminus* 308 de notre ère).” *Trésors Monétaires XXIV* (2009-2010) : 153-76.
- Estiot, Sylviane. “Le trésor d’or romain de Lava, Corse (*terminus* 272/273 de notre ère).” *Trésors Monétaires XXIV* (2009-2010) : 91-152.
- Estiot, Sylviane. “Probus et les ‘tyrans minuscules’ Proculus et Bonosus. Que dit la monnaie ?” In *Historiae Augustae. Colloquium Nanceiense. Atti dei Convegni sulla Historia Augusta*, édités par Cécile Bertrand-Dagenbach et François Chausson, 205-41. Bari : Edipuglia, 2014.
- Estiot, Sylviane. “L’empereur Silbannacus : un second antoninien.” *Revue Numismatique* 151, (1996) : 105-17.
- Estiot, Sylviane, and Salaün Gildas. “L’usurpateur Domitianus.” *Revue Numismatique* 160, (2004) : 201-18.
- Esty, Warren W. “Estimation of the number of die used in a coinage when the sample has few duplicates.” *Numismatic Circular* LXXXVI (1978), no. 6 : 302.
- Garraffo, Salvatore, et Mazza, Mario, *Il tesoro di Misurata (Libia). Produzione e circolazione monetaria nell’età di Costantino il Grande. Atti del convegno internazionale di studi. Roma, Istituto Nazionale di Studi Romani, 19-20 aprile 2012*. Catania-Roma : Edizioni del Prisma, 2015.

- Göbl, Robert. *Die Münzprägung der Kaiser Valerianus I. / Gallienus / Saloninus (253/268), Regalinaus (260) und Macrianus / Quietus (260/262)*. Wien : Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2000.
- Hollard, Dominique, et Le Floc'h, Yann. "Le trésor de Pédervec (Côtes-d'Armor)." *Trésors Monétaires XXIII* (2005) : 133-69.
- Kent, John P.C. "Interpreting coin-finds." In *Coins and the archaeologist*, edited by John Casey and Richard Reece, 184-200. Oxford : British Archaeological Reports 4, 1974.
- Milani, Luigi Adriano, *Il ripostiglio della Venèra. Monete romane della seconda metà del terzo secolo*. Roma, 1880.
- Moens, Jan. "Reliability of the estimation methods of the total number of dies based on the Esty model." *Revue belge de numismatique* 163 (2017) : 365-411.
- Reece, Richard. "The « Normal » hoard." In *Statistics and Numismatics. Statistique et Numismatique*, éd. par Charlotte Carcassonne et Tony Hackens, 299-308. Strasbourg : Conseil de l'Europe, 1981.
- Schaad, Daniel (dir.). *Le trésor d'Eauze*. Toulouse : Éditions APAMP, 1992.
- Thirion, Marcel. *Les trésors monétaires gaulois et romains trouvés en Belgique*. Bruxelles : Cercle d'études numismatiques, 1967.
- Turcan, Robert. *Le trésor de Guelma. Étude historique et monétaire*. Paris : Ministère algérien de l'éducation nationale, 1963.
- van Heesch, Johann. "Les asses en orichalque d'Hadrien." In *Hekâtê triformis. Mélanges de numismatique et d'archéologie en mémoire de Marc Bar*, éd. par Jean-Marc Doyen et Vincent Geneviève, 421-36. Bruxelles : Cercle d'études numismatiques, 2017.
- Wolkow, Cédric. *Catalogue des Monnaies Romaines. Gallien. L'émission dite « du bestiaire »*. *Atelier de Rome. Types, variantes, rareté, prix*. Besançon : Éditions BNumis, 2017.